Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 25 (1937)
Heft: 104

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS

AGNES VON ZAHN-HARNACK, *Adolf von Harnack*. Hans Bott Verlag, Berlin Tempelhof, 1936. 579 p. in-8o.

Voici sept ans qu'a disparu le représentant le plus considérable de la théologie historique, le savant le plus puissant, après Mommsen, du second empire allemand. Peu de temps après la mort de son père, la fille d'Adolf von Harnack se proposa d'écrire sa vie. Entreprise aussi belle que périlleuse. Car, d'une part, le sujet était du plus haut intérêt. D'autre part, combien de biographies offertes par des proches ont desservi les grands hommes à qui elles étaient consacrées ! Heureusement, les réussites ne manquent pas, malgré les tentations conscientes et les dangers inconscients. Il n'existe guère de « vie » plus sobre ni plus captivante que celle du poète Uhland « écrite par sa veuve ». Il n'y aura guère de « vie » de savant plus digne que celle que présente aujourd'hui de Harnack sa fille, Mme Agnès von Zahn.

L'auteur fait preuve de sympathie sans manquer de mesure. Graduée académique elle-même, Mme von Zahn serait en droit de nous faire part de ses opinions motivées. Elle préfère exposer les faits et engager le lecteur à former son jugement. Discrétion intelligente : l'autorité, dans les choses de l'esprit, s'impose, mais ne peut être imposée. Et la matière abonde. On dispose, à côté d'une expérience longue et directe, de toutes les lettres et de tous les documents laissés par Harnack ; il ne manque ni la chronique de famille ni les dossiers du ministère et de l'Académie de Prusse.

S'il s'agissait d'un traité de théologie, nous n'aurions guère accepté d'en dire un mot ici, laissant l'honneur à qui de droit. Tel qu'il est, le livre que nous avons sous les yeux est une source précieuse de l'histoire de la culture générale, en ce qui concerne le demi-siècle que nous venons de vivre. Mais, malgré l'énorme étendue des occupations et des intérêts de Harnack, la voix

qui monte des profondeurs se fait entendre à qui veut y prêter l'oreille.

Nous assistons d'abord à la rapide ascension du savant, ensuite à l'œuvre de l'organisateur de grande envergure. Enfin l'ombre s'étend sur la montagne. La grande tragédie commence, mais dans les ténèbres jaillit la lumière intérieure.

* * *

On nous fait voir les racines multiples du grand arbre : elles sont prussiennes, westphaliennes, livoniennes ; paysannes, bourgeoises et nobles. On évoque le père, professeur de théologie à Dorpat et luthérien de vieille souche, la mère, fine d'esprit, mais tourmentée par ses angoisses religieuses et éteinte avant la trentaine. Université allemande en pays russe, Dorpat était alors une citadelle de l'orthodoxie. Harnack est l'élève de son père, de ses oncles A. von Oettingen et M. von Engelhardt ; y ayant terminé ses études, il prend ses grades supérieurs à Leipzig et aborde l'enseignement de l'histoire de l'Eglise. Années laborieuses, dures parfois, mais joyeuses aussi. Plus tard Harnack saura consoler un élève moins intrépide : *Tamen nunquam animum perdidi ; e contrario fortunam neglexi, derisi, ludibrio habui, quamquam ...plus quam semel nescivi unde mense sequenti panem sumerem.*

Peu à peu les convictions personnelles se forment. L'influence de Ritschl devient prépondérante. L'enseignement vaut à Harnack des élèves tels que Loofs, Rade, Wrede, Gregory, Bornemann. Avec Schürer le jeune savant fonde, en 1876, le journal critique de son groupe, la *Theologische Literatur-Zeitung*, qu'il dirigera pendant trente ans ; avec Zahn et von Gebhardt il publie les trois volumes des *Patrum apostolicorum opera* (1876-1878), il inaugure la série des *Texte und Untersuchungen*, et prélude par diverses publications à son *Lehrbuch der Dogmengeschichte* (1886-1889).

En 1879 Harnack occupe la chaire ordinaire de Giessen, en 1886 celle de Marbourg. En 1888, proposé par la faculté, appuyé par Bismarck, en dépit de l'*Oberkirchenrat*, Harnack est nommé par le jeune empereur à l'Université de Berlin. La faculté de Giessen que le vainqueur vient de quitter exprime sa reconnaissance au chancelier de fer en lui conférant le grade de docteur en théologie honoris causa...

Ces événements extérieurs, malgré leur importance, ne font pas perdre de vue à l'auteur l'évolution spirituelle de son héros. Certitude et liberté : les deux lui sont nécessaires, et c'est à la liberté qu'il demandera la certitude. Tourmenté par le problème de la tradition, il donne à sa théologie historique un sens nouveau. Non seulement la base de sa foi sera purement historique ; non seulement l'histoire devra élucider les dogmes en précisant leur origine ; lui-même n'acceptera les symboles donnés que comme expression historique de la vérité. Ce n'est que le *sola fida* qui reste invariable ; la confiance active sera la preuve de sa foi, et enfin elle sera la foi même.

Les luttes et les angoisses de cette époque, pénibles et parfois déchirantes, saisiront le lecteur qui sait par expérience de quoi il s'agit. La petite-fille du

grand-père, pilier de l'Eglise, la fille du père raconte les faits et nous fait comprendre qu'ils étaient inévitables. Harnack s'en tint, en de pareilles heures, aux pensées chrétiennes les plus simples et les plus profondes. C'est dans le sermon sur la montagne, en particulier dans l'oraison dominicale, et dans les poésies de Paul Gerhardt qu'il trouve les sources de sa force.

Nous ne saurions évoquer l'importance et l'effet de l'*Histoire des dogmes*. Nul n'ignore que le dogme chrétien était pour Harnack une conception grecque, produite par l'Evangile. Tout en soulignant vivement qu'en Jésus on ne trouve aucune influence hellénique, il constate que le dogme s'est formé dans d'autres conditions. Mme von Zahn relève à ce propos une forte parole de Harnack qui se trouve dans une lettre officielle adressée à Althoff ; rappelant le mot du cardinal Manning : « Il faut vaincre l'histoire par le dogme », il répond : « Non, il faut épurer le dogme par l'histoire ».

A peine arrivé à Berlin, à peine élu membre de l'Académie, à peine entré en contact avec ses collègues dont Mommsen fut bientôt son plus grand ami et collaborateur, Harnack provoque sans le savoir une nouvelle lutte. En 1892, le pasteur souabe Schrempf, traducteur et biographe de Kierkegaard, avait été destitué pour avoir supprimé sans autre dans la liturgie du baptême le symbole dit des apôtres. Une démarche d'étudiants oblige Harnack à se prononcer (1). Il le fait avec une grande prudence. Accepter le symbole, dit-il, n'est pas une preuve de maturité chrétienne : mais il ne conseille pas de l'abolir. C'est encore l'historien qui parle. Il n'exige que l'accord avec l'idée principale de l'Eglise, il demande une collaboration franche et constante, dirigée par la conscience personnelle.

Ce fut assez pour provoquer la colère de l'empereur et de violentes attaques contre le « payen » et sa doctrine « antichrétienne ». Harnack refusa une seconde fois l'appel que lui avait adressé l'Université de Harvard ; il accueillit de bonne grâce le collègue orthodoxe appelé à Berlin pour servir d'antidote ; il accepta l'avertissement amical du ministre. Son attitude, on le voit, n'avait rien révélé de révolutionnaire. « Je ne suis pas réformateur », disait-il. Il n'avait pas tort. De tempérament il était un neveu d'Erasme plutôt qu'un fils de Luther. Mais c'était un esprit positif. La relativité de l'histoire s'accordait difficilement avec les exigences absolues de la foi. Mais était-ce sa faute?

Il voit donc trois tâches : affirmer de façon nouvelle, simple et claire, la foi évangélique des origines ; être plus souple en exprimant la vie religieuse et plus sensible à la conscience sociale ; collaborer patiemment à l'édification de l'Eglise.

Dans le célèbre cours professé à Berlin en 1899-1900 et consacré à l'« Essence du christianisme » (2), exposant ses origines et son histoire, Harnack se propose de faire entendre la voix de la religion à l'« époque synthétique » qui doit suivre la période des études spécialisées. Ici l'auteur suit de plus près la pensée, l'intention et l'effet d'un livre qui désirait servir la paix et qui provoqua de nouvelles disputes et de nouvelles malédictions.

(1) *Das apostolische Glaubensbekenntnis*. 1892, 27e éd., 1896. — (2) *Das Wesen des Christentums*, 1901. La 14e édition a paru en 1927.

* * *

L'époque synthétique qu'annonçait Harnack à l'aube de notre siècle ne porte pas les traits qu'il désirait ni même ceux qu'il attendait. Jusqu'à la grande guerre, il continue à représenter brillamment l'Université, l'Académie et la société libre à laquelle l'empereur donne son nom, mais dont l'idée et l'organisation sont l'œuvre de Harnack(1) : organisme immense destiné à la recherche scientifique et dont les membres ne sont astreints à aucun enseignement. Il écrit l'histoire de l'Académie de Prusse(2) ; son discours à l'occasion du deuxième centenaire lui gagne la faveur impériale ; il dirige l'édition des Pères grecs de l'Eglise dont l'Académie a pris l'initiative ; il préside, de 1903 à 1911, le Congrès évangélique social. Et il assume, dès 1905, la direction de la Bibliothèque, alors royale, puis d'Etat, jusqu'à ce que la limite d'âge oblige le septuagénaire à faire valoir ses droits à la retraite.

Harnack a protesté jusqu'à sa fin de son caractère de théologien. Son activité universitaire, ses ouvrages, de l'*Histoire de la littérature chrétienne des origines à Eusèbe*(3) aux études consacrées à Marcion et à saint Augustin, en passant par la *Mission et propagation du christianisme*(4), prouvent abondamment combien il avait raison. Toutefois l'orientation de son travail a sensiblement changé. Toute activité dans l'Eglise lui étant rendue impossible, il se tourne vers l'Etat qui l'appelle. Il collabore étroitement avec le ministère d'instruction publique et des cultes, en particulier avec Althoff, connu pour son autorité comme pour son autoritarisme : il s'occupe des universités, de l'enseignement supérieur, de la réforme de l'éducation féminine. Les nouvelles luttes confessionnelles d'avant-guerre le trouvent épris d'un juste milieu : d'une part, il maintient ses positions libérales, d'autre part il combat tout expérimentalisme opposé à l'histoire, tout titanisme religieux et jusqu'à l'admission de l'histoire des religions dans les facultés de théologie. « Le christianisme n'est pas une religion, il est la religion. » Il regrette mollement la destitution de Jatho ; ce n'est que celle de Traub qui provoquera sa protestation. Enfin, son attitude conciliante envers l'Eglise catholique en Allemagne, et ses vues sur la formation du canon du Nouveau Testament lui suscitent maint différend.

Beaucoup croyaient que l'attention et l'effort du célèbre théologien étaient absorbés par le temporel. Pour lui, il restait au centre en organisant autour de lui les cercles concentriques d'un monde aspirant à l'ordre. « Les questions solennelles de la conscience religieuse, formée par le christianisme, restent le fondement et la partie capitale de la culture. »

(1) « Kaiser Wilhelm Gesellschaft zur Fœrderung der Wissenschaften », 1911. Harnackhaus Dahlem 1929. — (2) *Geschichte der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften*. 3 vol., 1900. — (3) *Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius*. 3 vol., 1897-1904. — (4) *Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, 1902, 4e éd. en 1924.

Harnack avait pris une part sérieuse aux tentatives de pacification par la science : il était en relations suivies avec les représentants de la haute culture de beaucoup de pays, notamment du monde anglo-saxon. La guerre déchira le tissu de la raison et de l'espérance. La plume qui jadis tentait de définir l'esprit du christianisme est appelée, le 4 août 1914, à rédiger la proclamation de l'empereur à son peuple. Inutile de rappeler la tristesse infinie de ces années horribles de passion et de souffrance. Harnack a corrigé publiquement les erreurs du manifeste des 93 ; il a tâché de faire son devoir et de ne pas désespérer bien que l'histoire eût cessé de « suivre son chemin ascendant ». Il s'oppose à l'annexionnisme effréné ; il prévoit les changements qui s'annoncent et conseille de les prévenir par une évolution raisonnable et généreuse à la fois.

Les dernières années de cette vie illustre furent les plus lourdes. On lui a reproché d'avoir servi la république. Il répondit qu'il agirait aussi longtemps qu'il lui serait permis. Il n'avait ni fait ni désiré la révolution ; il ne fut jamais homme de parti : il resta simplement un des plus grands travailleurs de son temps. Il défendit jusqu'à la fin l'indépendance de la société savante qui était son œuvre. Il reprit les relations avec l'étranger, ne cachant pas qu'il savait que l'orgueil était la source de toute tragédie. Il ne refusa sa sympathie ni à la Conférence de Stockholm ni à la Société des Nations. Il publia, après le *Marcion* où l'écho de ses premières études se joint aux luttes intimes du vieillard, les *Maximes et réflexions* tirées de saint Augustin. Le nom du recueil rappelle Gœthe. La pensée du savant appelle de ses vœux un nouvel augustinisme, fait de piété, de liberté, de justice et de paix.

En route, allant inaugurer un nouvel institut à Heidelberg, Harnack s'éteignit à l'âge de 79 ans, le 10 juin 1930. L'ardente prière qu'il n'avait pas réussi à faire inscrire au fronton de la bibliothèque royale fut gravée sur sa pierre tombale :

Veni creator Spiritus.

* * *

Telles sont les grandes lignes de la vie que nous raconte Mme von Zahn. Mais l'auteur ne manque pas de nous montrer l'homme dans l'intimité. Au père, à l'ami, au directeur de conscience viennent s'ajouter le pédagogue, le professeur, l'écrivain, l'organisateur, le savant de la cour. De fines esquisses évoquent les générations antérieures, les collègues les plus importants ; l'empereur et le chancelier de Bülow, Hauptmann et Chamberlain, Mommsen et Delbrück, Trœltsch et Holl, Johannes Müller et Nathan Sœderblom. L'attitude de Harnack envers la théologie dialectique, aux antipodes de la sienne et dont le chef avait été son élève, est décrite avec une mesure digne d'éloges. L'essentiel est dit sans blesser personne, et la lettre de M. Karl Barth se rendant compte de la relativité de toute tentative théologique mérite d'être lue et relue.

Cette vie a ses titres de noblesse, plus durables même que ceux qui lui furent décernés par des puissances disparues. Harnack fut un grand historien, humaniste de goût et chrétien de conviction. Fut-il philosophe ? Mme von Zahn se le demande, et elle rapporte une théorie des degrés de la connaissance : constatation de faits ; liaison de cause à effet ; notion totale de l'homme et de l'histoire, théorie que Harnack a exposée à son fils le jour même de sa mort. A vrai dire, cette idée se trouve développée, trente ans auparavant, à la dernière page de l'*Essence du christianisme* ; mais Harnack ajoute que la science ne peut donner à la vie de sens qui la justifie, seule la religion en est capable, « la religion, c'est-à-dire l'amour de Dieu et du prochain ». L'histoire a déjà rappelé cruellement qu'elle n'était pas qu'une montée triomphale. La philosophie aurait d'autres questions à poser. Mais Harnack a le droit de répondre qu'il n'a jamais prétendu passer pour un maître en philosophie. En effet, il a opté pour Gœthe contre Kant, et cela plus exclusivement qu'il ne paraît nécessaire. Or, la biographie dont nous parlons n'est ni ne veut être la réponse à ces questions présentes et futures. Mais pour savoir quel était l'homme à qui fut dévolue la charge de cette destinée, on ne pourra pas ignorer ce livre. On n'a qu'à lire la grande introduction de C.-A. Bernoulli à la traduction que fit Overbeck des *Stromates* de Clément d'Alexandrie pour donner raison au vieil adage : *audiatur et altera pars*. Une ascension triomphale a été suivie, dans cette vie, d'une descente douloureuse. Beaucoup de ceux qui ont vu Harnack au cours de ces deux époques garderont plutôt le souvenir de « l'homme qui a eu beaucoup de chagrin » et qui donna alors sa vraie mesure. Il ne nous fera point oublier les limites humaines. Mais son amour de la vérité restera inoubliable. « Qu'est l'amour de la vérité ? » dit Gœthe. « Savoir trouver partout ce qui est bon et en savoir tout le prix. »

Gottfried BOHNENBLUST.

Maurice BLONDEL, *L'Etre et les Etres*. Paris, Alcan, 1935.

Le problème de l'être se pose immédiatement à nous comme une énigme, déclare M. Blondel dans son préambule. D'une part, « l'être ne fait pas question pour qui est » (p. 8) ; nous avons une certitude spontanée et naïve de l'existence de notre être. Et, d'autre part, nous avons conscience que « rien n'est qu'en se quittant sans cesse pour quêter son être, pour tendre à ce qui n'est pas encore » (p. 10). L'être, en d'autres termes, est lourd de tout le mystère du devenir ; si directe que soit l'intuition que nous avons de lui, il est par excellence l'inconnu. Il faudra donc nous mettre d'abord « à la recherche de l'être », pour comprendre comment nous participons à celui-ci sans l'épuiser et dans quel rapport se trouve notre existence avec la sienne propre, pleine et entière. Une ontologie qui se veut « concrète et intégrale » refusera de choisir

entre phénomènes et chose en soi, entre être et devenir ; elle posera franchement le dilemme : « Si l'Un est, les autres peuvent-ils être ? Si les êtres sont, l'Un subsiste-t-il ? » (p. 66).

La première enquête de M. Blondel s'efforce d'établir la nécessité d'aller au delà des êtres donnés que nous connaissons, pour trouver l'être total qui nous satisfasse. En effet, tous les degrés de l'être, depuis la matière jusqu'à la personne, participent au devenir et celui-ci est toujours incomplet ; il échappe à lui-même et ne peut prendre de sens qu'en fonction de l'être transcendant qu'il réalise (p. 119-120). Or, l'être plein et total est caractérisé par la spontanéité pure, c'est-à-dire par la suffisance à soi-même et l'unité intégrale. Par conséquent, déclare M. Blondel, nous ne saurions voir, dans les êtres qui se présentent à l'examen de notre pensée, autre chose que des « ébauches d'êtres » (p. 130) ; leur réalité reste positive, mais elle exige, pour ne pas tomber dans le néant, un être absolu comme cause et comme fin.

Notre premier devoir à l'égard de cet être nécessaire et suprêmement réel sera d'apprendre à le connaître. Que pouvons-nous affirmer de lui ? Tout d'abord, son unité. Nous ne pouvons le considérer à aucun degré « comme une conséquence ou un effet », il est « une cause toujours adéquate à son principe et à sa fin » (p. 177). Ensuite, il se connaît, et cette connaissance que l'être a de lui-même, tout en étant conscience absolument claire, ne fait qu'un avec sa nature, dans laquelle elle est essentiellement impliquée (p. 182 s.). Enfin, l'être ne peut se comprendre passivement, se réfléchir dans son intelligence comme dans un miroir. Sans amour, il ne serait pas l'être complet et total ; sa compréhension, restée égoïste, serait infidèle (p. 188) et ici se vérifie le mot de Pascal que cite M. Blondel : « La vérité sans la charité, n'est pas la vérité » (p. 192 s.). Cet être en qui nous venons d'affirmer que « tout est vie, tout est clarté, tout est charité... porte dans l'histoire de l'humanité et dans la plupart des doctrines et des cœurs un titre, celui même de Dieu » (p. 188).

Maintenant qu'il a défini l'être absolu, pour autant que son mystère ineffable le permet, M. Blondel va s'attaquer à l'ardu problème que pose la présence d'autres êtres à côté de celle de Dieu. Celui-ci n'épuise-t-il pas en lui la totalité de l'existence et de l'essence ? Laisse-t-il place dans sa perfection pour rien qui ne soit lui ? (p. 200) Seule une création reposant sur un acte d'amour absolument gratuit peut expliquer que d'autres êtres soient auprès de Dieu. Ils seront des créatures, mais libres de laisser se corrompre loin de leur auteur l'ébauche d'être qu'elles représentent ou de s'élever jusqu'à la plénitude de l'être en Dieu (p. 203, 219-221).

Par conséquent, le principe des êtres créés doit être cherché dans l'appel à l'être que leur fait entendre la présence de Dieu en eux. M. Blondel donne le nom de « normatifs » (p. 237 ss.) à ces « principes effectifs qui constituent et gouvernent le plan créateur en voie de réalisation » (p. 239). Il s'agit d'être attentifs à la voix de Dieu qui parle en nous et qui nous conduira de l'ébauche que nous sommes à l'être complet auquel nous aspirons : la norme interne sera « une souple, délicate, précise, stimulante et exigeante adaptation des ressour-

ces singulières de chacun à ce qui est sa possibilité vraie, son devoir être, sa valeur, à chaque moment de son devenir jusqu'au terme final de sa destinée » (p. 241). Nous ne pouvons, nous et nos actes, être jugés en fonction d'un monde rationnel absolu, mais nous devons l'être en fonction de l'effort que nous faisons pour nous rapprocher de Dieu. Nos jugements doivent relever d'une logique concrète qui s'appuie sur la norme interne que nous possédons et qui nous dirige vers ce que nous voulons être ; la logique abstraite et formelle, qui substantifie les principes de la raison, nous fait vivre dans un monde dont la construction rigoureuse est à chaque instant démentie par la vie. Notre valeur se mesure à notre rapprochement ou à notre éloignement de Dieu, non à notre obéissance à la loi externe d'une raison impersonnelle et anonyme (p. 474, 485, 246, 250-251). La loi vivante, qui est en nous, est donc l'expression d'une volonté qui dépasse le monde et dirige le mouvement ascensionnel de chaque être vers sa fin suprême.

Il reste à préciser, conformément à cette normative, le rôle de chaque degré de l'être dans sa marche vers Dieu. La matière a pour fonction de distinguer les êtres contingents les uns des autres et de démontrer en même temps leur solidarité (p. 263-264). Ensuite, la vie constitue une première organisation vers l'unité (p. 271) et enfin, au degré supérieur, se trouve la personne. Le rôle de celle-ci est de s'élever à Dieu, car « ne pas monter, c'est tomber au-dessous de soi » (p. 276). En se tournant vers la réalité supérieure qui lui donnera son complet épanouissement, la personne achèvera l'œuvre voulue par Dieu. Elle ne peut à elle seule atteindre l'absolu, mais son aspiration est déjà un bien positif et réel ; par contre, en s'éloignant de Dieu, elle se condamne, privée des sources de la vie, à demeurer éternellement l'ébauche d'elle-même (p. 293-296). Si les hommes ne peuvent réaliser, par leurs propres forces, l'union finale qui donnera sa valeur au cosmos en le reliant à sa cause et à sa fin, une ontologie régulièrement conduite peut autoriser l'hypothèse d'une intervention de Dieu, d'une grâce qui s'offre à tous les hommes pour les promouvoir jusqu'à l'absolu auquel ils tendent sincèrement. Ce n'est qu'une hypothèse sur le plan philosophique, mais que nous pouvons faire sans craindre de trahir, pour satisfaire l'élan de notre foi, les exigences de la pensée (p. 304-309). L'ontologie n'affirmera pas la vérité de la religion chrétienne, elle nous conduira cependant jusqu'au seuil de son sanctuaire. « Elle nous montre, sinon déjà les moyens de réaliser notre genèse, du moins la voie où il convient d'entrer et le terme lointain vers lequel doivent s'orienter et notre vue et nos pas » (p. 346). Mais pour cela, il faut que notre spéculation ne se soit pas laissé arrêter par les fantômes d'êtres que les sens et la raison présentent à notre conscience, qu'elle soit allée au delà de l'idéalisme et du faux réalisme, jusqu'au vrai réalisme qui se rend compte des vraies exigences de l'être et ne confère ce titre qu'à Celui qui le mérite pleinement (p. 512-517).

On nous permettra, après cet exposé, de formuler quelques remarques finales. Avec une prudence avertie et un remarquable sens de la complexité de son sujet, M. Blondel pose, au début de son livre, le problème de l'être en

fonction de celui du devenir et la question de son unité en fonction de celle de sa multiplicité ; il n'esquive aucune des difficultés que soulève le donné ontologique et il en accepte franchement toutes les contradictions. Mais ensuite, l'auteur semble retomber dans un dogmatisme métaphysique que lui dicte inconsciemment sa foi. Il se met à poursuivre l'absolu dans son essence, puis il lui subordonne le relatif selon une normative déterminée. Cette construction métaphysique de Dieu, qui repose sur les concepts abstraits de cause en soi, de fin en soi, d'intelligibilité totale et d'unité absolue, nous paraît loin de tout donné vécu ; elle emprunte l'amour et la charité à la foi pour conférer une réalité à cet être absolu, né d'une spéculation logique. Dès qu'on transforme la fonction vivante de l'un et du multiple, de l'être et du devenir, en une hiérarchie de nature où les êtres multiples sont déterminés positivement par leur rapport avec l'être unique et parfait, on ne respecte plus le donné concret qui se pose devant nous.

En effet, dans la réalité, nous sommes en face d'une manifestation fonctionnelle de l'être dont nous n'avons pas à dissocier les termes pour les subordonner les uns aux autres. Le rôle de l'ontologie sera d'étudier les lois d'équilibre et d'économie que comporte cette fonction de l'être et du devenir, sans la rompre jamais, car nous sommes privés de moyens pour pénétrer isolément l'unité ou la multiplicité de l'être. Celles-ci, dès l'instant où on les sépare, deviennent objets d'abstraction logique ou articles de foi ; aussi la pensée exige-t-elle, comme condition à toute activité spéculative valable, que nous conservions au donné ontologique l'intégrité fonctionnelle où il nous apparaît.

André BURNIER.